

## Un jugement nuancé chez George Sand à propos du « jésuitisme » Daniel Kmiecik

« Je résume une opinion et un sentiment personnels, appuyés en moi sur un ensemble de leçons, de conseils et de faits que je ne pourrais pas tous dire (car si le confesseur doit le secret au pénitent, le pénitent doit au confesseur, même au-delà de la tombe, le silence de la loyauté sur certaines décisions qui pourraient être mal interprétées) ;  
George Sand – Histoire de ma vie Garnier Flammarion, Paris 2001.

On connaît encore peu, malheureusement pour nous, George Sand pour la profondeur et l'attention qu'elle a portée à ses contemporains. Histoire de ma vie n'est pas une biographie ordinaire : c'est un témoignage pour son époque et non pas sur elle. Amateur de curiosités malsaines et d'anecdotes personnelles critiques abstenez-vous donc de la lire !

Dans le chapitre IV de la seconde partie de son *Histoire de ma vie* (rédigée en 1857), elle décrit ce qui vit en son âme dans l'année 1921, elle a environ 17 ans et vient de sortir du couvent où elle a connu de toute évidence l'illumination du cœur pour la foi catholique.

Revenue dans l'ambiance de Nohant entre sa grand-mère malade, et Deschartres, le gérant du domaine, tous deux esprits des Lumières, elle se retrouve pour ainsi dire subitement plongée hors du couvent, à propos de l'atmosphère duquel elle ressent encore une vive attirance.

« (...) Il n'y a guère d'initiative dans une nature endormie comme la mienne, et ma dévotion sans examen, qui allait si bien à ma langueur d'esprit m'eût interdit de demander à ma raison la sanction de ma foi. Les petits efforts, insensibles en apparence, mais continuels de ma grand-mère pour m'ouvrir les yeux ne produisaient qu'une sorte de réaction intérieure. (...) Ce n'étais pas par l'esprit que je pouvais être modifiée : n'ayant pas d'esprit du tout, j'étais insensible à la raillerie, que d'ailleurs, je ne comprenais pas toujours.<sup>1</sup> »

Mais, c'est nonobstant un tournant important qui va se produire, car même si elle sait bien que son éducation est encore insuffisante — et l'enseignement donnée au couvent des Anglaises ne l'a guère améliorée quant aux choses de l'esprit, tout en renforçant cependant la vie d'un cœur candide — c'est l'occasion pour « faire le point » :

« Mais il était décidé par le sort que dès l'âge de dix-sept ans, il y aurait pour moi un temps d'arrêt dans les influences extérieures, et que je m'appartiendrais entièrement pendant près d'une année, pour devenir, en bien ou en mal, ce que je devais être à peu près tout le reste de ma vie.<sup>2</sup> »

L'état de santé de sa grand-mère s'aggravant, le gérant du domaine, Deschartres, lui « remit tous ses pouvoirs et exigea qu'elle tînt la comptabilité de la maison, que tous les ordres vinsent d'elle, et la traita comme une personne mûre, capable de diriger les autres et elle-même »

« C'était beaucoup présumer de ma capacité, et cependant bien lui en prit, comme on le verra par la suite.<sup>3</sup> » C'est la preuve d'un cœur modeste qui ne se connaît pas encore vraiment.

C'est alors que le « pédagogue » Deschartres, voyant que l'état de la grand-mère — en privant George Sand de sa société intellectuelle — la jette dans un ennui et un découragement profonds, lui remet un cheval, *Colette*, en toute propriété et lui rend le goût de l'équitation (un point commun avec les « folles virées » équestres de la jeunesse de Goethe en compagnie de son ami le prince héritier de Saxe-Anhalt). Faisant à cheval huit à dix lieues (32 à 40 km !) tous les matins, elle retrouve une solide santé, qu'elle n'avait que partiellement perdue

<sup>1</sup> George Sand : *Histoire de ma vie* Tome II, GF Flammarion, Paris 2001, p.90.

<sup>2</sup> *Ebenda*, p.90

<sup>3</sup> *Ebenda*, p.91.

suite à son état d'endormissement spirituel. De plus, elle communique avec les habitants de la région en visitant les fermes, fait connaissance de son domaine et galope dans la nature sauvage.

C'est ainsi que, dit-elle :

*« Je devins tout à fait poète, et poète exclusivement par les goûts et le caractère, sans m'en apercevoir et sans le savoir. Où je ne cherchais qu'un délassement tout physique, je trouvai une intarissable source de jouissances morales que j'aurais été bien embarrassée de définir, mais qui me ranimait et me renouvelait chaque jour davantage.<sup>4</sup> »*

Elle se rend compte qu'elle ne se fatigue pas à cheval, au contraire, elle rentrait *« beaucoup plus éveillée qu'elle n'était partie »*.

Ainsi donc, au lieu de se laisser aller au chagrin et à l'inquiétude ou bien tenter par certaines lectures de romans, qui, comme elle le dit *« ne laissèrent presque rien dans mon esprit »*, elle se livre à cette activité équestre régulière qui va la sortir d'un état de vague à l'âme nuisible.

Entourée de prêtre doué d'une riche connaissance de l'âme humaine, l'un deux lui prête le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand et cette lecture, initialement destinée par son confesseur à *« river son esprit »* au Christianisme, provoque pourtant l'effet inverse. Mais cet ouvrage, dit-elle, lui fit pourtant *« grandir l'âme de « cent coudées »<sup>5</sup>*.

Ainsi *« renouvelée dans son ardeur religieuse, que l'isolement et la tristesse de sa situation avaient beaucoup refroidie, elle sent sa dévotion se redorer de tout le prestige de la poésie romantique. La foi ne se fit plus sentir comme une passion aveugle mais comme une lumière éclatante. Jean Gerson<sup>6</sup> m'avait tenue longtemps sous la cloche, doucement pesante, de l'humilité d'esprit, de l'anéantissement de toute réflexion, de l'absorption en Dieu et du mépris pour la science humaine, avec un salutaire mélange de crainte de ma propre faiblesse. L'imitation de Jésus-Christ n'était plus mon guide. Le saint des anciens jours perdait son influence ; Chateaubriand, l'homme de sentiment et d'enthousiasme devenait mon prêtre et mon initiateur. Je ne voyais pas le poète sceptique, l'homme de la gloire mondaine, sous ce catholique dégénéré des temps modernes.<sup>7</sup> »*

On notera tout d'abord la subtilité des images sandiennes, qui la rendent magnifique à lire et relire, en particulier avec un clin d'œil ici destiné aux futurs anthroposophes, cette belle : *« cloche pesante de l'humilité d'esprit »...*

Après avoir fait de longues citations de cette *imitation* (pp.96-97 tirées du chapitre 43 : *« Contre la vaine science »* en particulier du livre III de l'Imitation), elle décrit — en le repassant sous le regard de l'esprit de 1857 — ce point où elle en était arrivée à cette dévotion contemplative :

*« J'ai dit sans aigreur et sans dédain, j'espère, les délices de la dévotion contemplative. Je n'ai point combattu en moi le souvenir tendre et reconnaissant de l'éducation monastique. J'ai jugé le passé de mon cœur avec mon cœur. Je chéris et bénis encore les êtres qui m'ont plongée dans ces extases par le doux magnétisme de leur angélique simplicité. On me pardonnera bien par la suite, à quelque croyance qu'on appartienne, de me juger moi-même et d'analyser l'essence des choses dont on m'a nourrie.*

---

<sup>4</sup> Ebenda, p.93.

<sup>5</sup> Ebenda, p.95.

<sup>6</sup> Jean Gerson (1363-1429 fut longtemps tenu pour l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, un ouvrage anonyme plus volontiers attribué aujourd'hui à un écrivain mystique allemand Thomas A. Kempis (1379-1470). (Sand donne à la note de la page 108, la raison pour laquelle elle se rallie cependant à l'auteur Jean Gerson). L'imitation de Jésus-Christ rassemble des maximes d'une piété affective, intime, d'où toute spéculation abstraite est bannie ; son succès au travers des siècles fut considérable. (note 29, p.521 de Histoire de ma vie tome 2.).

<sup>7</sup> Ebenda, p.95.

*Si on ne me le pardonnait pas, je n'en serais pas moins sincère. Ce livre [histoire de ma vie, D.K.] n'est pas une protestation systématique. Dieu me garde d'altérer pour moi, par un parti pris d'avance, le charme de mes propres souvenirs ; mais c'est l'histoire de ma vie, et, dans tout ce que je veux dire, je veux être vraie.<sup>8</sup> »*

Ella affirme juste après que le « catholicisme de Jean Gerson est anti-évangélique, et, pris au pied de la lettre c'est une doctrine d'abominable égoïsme. » Un peu plus loin, le comparant au *Génie du christianisme*, elle déclare : « D'un côté l'annihilation absolue de l'intelligence et du cœur en vue du salut personnel ; de l'autre, le développement de l'esprit et du sentiment, en vue de la religion commune. »

Une relecture de l'imitation lui fait voir avec frayeur cette fois « toutes les conséquences terribles de son application dans la pratique de la vie ». C'est que déjà pour elle au 19<sup>ème</sup> siècle, mais pour nous aussi, encore maintenant la mentalité religieuse du Moyen-Âge nous est encore bien difficile à imaginer, tant nous avons perdu en connaissance spirituelle.

Reprenant ensuite le cours de ces trois dernières années, dont une grande partie fut passée au couvent, elle prend conscience de l'absence de conséquence logique dans le choix des lectures qui lui ont été recommandées, ce qui l'avait amenée à adopter un comportement faux vis-à-vis de la liberté d'esprit de sa grand-mère, déjà libre-penseuse et donc perdue pour l'Église de l'époque. Quant à sa petite-fille, celle-ci prit alors « conscience de la faiblesse de son caractère et de l'obscurcissement de son esprit, qui ne m'avaient pas permis, dit-elle, « de suivre une route évidente et droite ».

Faisant toujours parler les deux approches du Christianisme, celle de Gerson et celle de Chateaubriand, elle en vient à poser la question bien nettement devant ses yeux :

*« D'une part, abrutir en soi-même tout ce qui n'est pas la contemplation immédiate de Dieu seul ; de l'autre, chercher autour de soi et s'assimiler tout ce qui peut donner à l'âme des éléments de force et de vie pour rendre gloire à Dieu. L'alpha et l'oméga de la doctrine. — « Soyons boue et poussière — Soyons flamme et lumière » — N'examinez rien si vous voulez croire. » — « Pour tout croire, il faut tout examiner » À qui entendre ?<sup>9</sup> »*

L'un des livres est-il donc « hérétique », se demande-t-elle ? Cela la plonge alors dans une grande perplexité.

Bouleversée par une aggravation de l'état de santé de sa grand-mère, redoutant même qu'elle meure sans se réconcilier avec la religion, elle demande conseil à l'abbé de Prémord, un excellent homme qui, face à son sentiment de faiblesse filiale lui dit : « N'ayez jamais d'effroi quand c'est votre cœur qui vous conseille : le cœur ne peut pas tromper ». Et plus loin, après l'avoir plus longuement rassérénée : « Faites aimer en vous la grâce divine. C'est la meilleure exhortation qui puisse sortir de nous ».

Car on ne peut juger de soi sans s'élever de soi et s'extraire de sa prison, d'où l'on contemple un monde qui n'est même surtout pas ce qu'il paraît. Toujours garder l'espoir !

Et à ce moment, de voir que « ce vertueux vieillard transigeait aussi avec les affections humaines et laissait percer l'espoir du salut de sa grand-mère, dût-elle mourir sans réconciliation officielle avec l'Église, dût-elle mourir même sans y avoir songé ! »

Or, elle se dit : « Cet homme est un **saint, un vrai chrétien**, dirai-je quoique **Jésuite, ou parce que jésuite ?** »

---

<sup>8</sup> Ebenda, p.98.

<sup>9</sup> Ebenda, p.102.

Nous voici à l'apex du but de cette mise en exergue d'un passage essentiel de « *Histoire de ma vie* ». Et comme à l'apex, nous allons contempler sans la juger — ou en tout cas dans une attitude de « pesée des âmes digne de la gravité de l'Anubis égyptien » — **la nature du système religieux le plus puissant de l'histoire**, certainement.

Ici je suis obligé de citer un passage entier à partir de la page 104, en rappelant que George Sand était une républicaine convaincue et une des premières à utiliser même à bon escient le terme de **communisme** (hors de toute idéologie grevant désormais ce terme), pour une mise en commun solidaire, une fraternité des destins, telle qu'on pourra un jour la voir vivre dans le domaine économique de la *Dreigliederung* de Rudolf Steiner.

« Soyons équitables. Au point de vue politique, en tant que républicains, nous haïssons ou redoutons cette secte éprise de pouvoir et jalouse de domination. Je dis secte en parlant des disciples de Loyola, car c'est un secte je le soutiens. C'est une importante modification à l'orthodoxie romaine. C'est une hérésie bien conditionnée. Elle ne s'est jamais déclarée telle, voilà tout. Elle a sapé et conquis la Papauté sans lui faire une guerre apparente ; mais elle s'est ri de son infailibilité en la déclarant souveraine. Bien plus habile en cela que toutes les autres hérésies, et partant, plus puissante et plus durable. Oui, l'abbé de Prémord était plus chrétien que l'Église intolérante, et il était hérétique parce qu'il était jésuite. La doctrine de Loyola est la boîte de Pandore. Elle contient tous les maux et tous les biens. Elle est une assise de progrès et un abîme de destruction, une loi de vie et de mort. Doctrine officielle, elle tue ; doctrine cachée, elle ressuscite ce qu'elle a tué. Cette doctrine tant discutée, tant décriée, tant signalée à l'horreur des hommes de progrès, est encore dans l'Église la dernière arche de la foi chrétienne. Derrière elle, il n'y a que l'absolutisme aveugle de la Papauté. Elle est la seule religion praticable pour ceux qui ne veulent pas rompre avec Jésus-Christ Dieu<sup>10</sup>. L'Église romaine est un grand cloître où les devoirs de l'homme en société sont inconciliables avec la loi du salut. Qu'on supprime l'amour et le mariage, l'héritage de la famille, la loi du renoncement catholique est parfaite. Son code est l'œuvre du génie de la destruction ; mais dès qu'elle admet une autre société que la communauté monastique, elle est un labyrinthe de contradictions et d'inconséquences. Elle est forcée de se mentir à elle-même et de permettre à chacun ce qu'elle défend à tous.

Alors pour quiconque réfléchit, la foi est ébranlée. Mais arrive le jésuite qui dit à l'âme troublée et incertaine : « Va comme tu peux et selon tes forces. La parole de Jésus est éternellement accessible à l'interprétation de la conscience éclairée. Entre l'Église et toi, il nous a envoyés pour lier et délier. Crois en nous, donne-toi à nous, qui sommes une nouvelle église dans l'Église, une église tolérée et tolérante, une planche de salut entre la règle et le fait. Nous avons découvert le seul moyen d'asseoir sur une base quelconque la diffusion et l'incertitude des croyances humaines. Ayant bien reconnu l'impossibilité d'une vérité absolue dans la pratique, nous avons découvert la vérité applicable à tous les cas, à tous les fidèles. Cette vérité, cette base, c'est l'intention. L'intention est tout, le fait n'est rien. Ce qui est mal peut être bien et réciproquement, selon le but que l'on se propose. » (fin de la citation de G.S.)

Ainsi Jésus avait parlé à ses disciples dans la sincérité de son cœur tout divin, quand il leur avait dit : « L'esprit vivifie, la lettre tue ». Ne faites pas comme ces hypocrites et ces stupides qui font consister toute la religion dans les pratiques du jeûne et de la pénitence extérieure. Lavez vos mains et repentez-vous dans vos cœurs. »

Mais Jésus n'avait eu que des paroles de vie d'une extension immense. Le jour où la Papauté et les conciles s'étaient déclarés infailibles dans l'interprétation de cette parole, ils l'avaient tuée, ils s'étaient substitués à Jésus-Christ. Ils s'étaient octroyé la divinité. Aussi, forcément entraînés à condamner au feu, en ce monde et en l'autre, tout ce qui se séparait de leur interprétation et des préceptes qui en découlent, ils avaient rompu avec le vrai christianisme, brisé le pacte de miséricorde infinie de la part de Dieu, de tendresse fraternelle entre tous les hommes, et substitué au sentiment évangélique si humain et si vaste le sentiment farouche et despotique du moyen-âge.

En principe, la doctrine des jésuites était donc, comme son nom l'indique, un retour à l'esprit véritable de Jésus, une hérésie déguisée, par conséquent, puisque l'Église a baptisé ainsi toute protestation secrète ou déclarée contre ses arrêts souverains. Cette doctrine insinuante et pénétrante avait tourné la difficulté de concilier les arrêts de l'orthodoxie avec l'esprit de l'Évangile.

---

<sup>10</sup> N'oublions pas que nous sommes en 1857, désormais avec l'œuvre cruciale de Rudolf Steiner, il est désormais possible d'approcher le Christ-Jésus, en dehors de toute confession officielle, donc il y a d'autres chemins que celui de l'Église. : voir *De Jésus au Christ* GA 131. D.K.

Elle avait rajeuni les forces du prosélytisme en touchant le cœur et en rassurant l'esprit, et tandis que l'Église disait à tous : « Hors de moi, point de salut ! » le jésuite disait à chacun : « Quiconque fait de son mieux et selon sa conscience sera sauvé.<sup>11</sup> »

N'est-ce pas ici l'esprit même de ce que dit poétiquement Goethe : « On sauvera ceux qui s'efforcent ! ». Rudolf Steiner — en philosophe de l'idéalisme allemand du début du 19<sup>ème</sup> siècle — s'est bien gardé, quant à lui d'affirmer cela, il a simplement donné la voie pour parvenir à affronter tout cela en restaurant la présence de l'esprit en l'être humain individuel. L'emprunte qui veut, comme il veut, pourvu que ce soit en sa conscience : « Qui suis-je, moi, pour juger ? » ose dire désormais le Pape actuel, voilà qui nous change radicalement de l'esprit de l'Église catholique.

Mais Sand va plus loin, car elle considère à présent l'institution, qui est en fait **le** problème :

*« Dirai-je maintenant pourquoi Pascal eut raison de flétrir Escobar et sa séquelle<sup>12</sup> ? C'est bien inutile, tout le monde le sait et le sent de reste : comment une doctrine qui eût pu être si généreuse et si bienfaisante est devenue, entre les mains de certains hommes, l'athéisme et la perfidie, ceci est l'histoire réelle et rentre dans la triste fatalité des faits humains. Les pères de l'Église jésuitique espagnole ont du moins sur certains papes de Rome l'avantage pour nous de n'avoir pas été déclarés infaillibles par des pouvoirs absolus, ni reconnus comme tels par une notable portion du genre humain. Ce n'est jamais par les résultats historiques qu'il faut juger la pensée des institutions. À ce compte, il faudrait proscrire l'Évangile même, puisqu'en son nom tant de monstres ont triomphé, tant de victimes ont été immolées, tant de générations sont passées courbées sous le joug de l'esclavage. Le même suc extrait à doses inégales du sein d'une plante, donne la vie ou la mort. Ainsi la doctrine des Jésuites, ainsi que de la doctrine de Jésus lui-même.*

*L'Institut des jésuites, car c'est ainsi que s'intitula modestement cette secte puissante, renfermait donc implicitement ou explicitement dans le principe une doctrine de progrès et de liberté. Il serait facile de le démontrer par des preuves, mais ceci m'entraînerait trop loin, et je ne fais point ici une controverse. Je résume une opinion et un sentiment personnels, appuyés en moi sur un ensemble de leçons, de conseils et de faits que je ne pourrais pas tous dire (car si le confesseur doit le secret au pénitent, le pénitent doit au confesseur, même au-delà de la tombe, le silence de la loyauté sur certaines décisions qui pourraient être mal interprétées) ; mais cet ensemble d'expériences personnelles me persuade que je ne juge ni avec trop de partialité de cœur, ni avec trop de sévérité de conscience, la pensée mère de cette secte. Si on la juge dans le présent, je sais comme tout le monde ce qu'elle renferme désormais de dangers politiques et d'obstacles au progrès ; mais si on la juge comme pensée ayant servi de corps à un ensemble de progrès, on ne peut nier qu'elle ait fait faire de grands pas à l'esprit humain et qu'elle n'ait beaucoup souffert, au siècle dernier, pour le principe de la liberté intellectuelle et morale, de part des apôtres de la liberté philosophique mais ainsi va le monde sous la loi déplorable d'un malentendu perpétuel. Trop de besoins d'affranchissement se pressent et s'encombrent sur la roue de l'avenir, dans les moments donnés de l'histoire des hommes ; et qui voit son but sans voir celui du travailleur qu'il conçoit, croit souvent trouver un obstacle là où il eût trouvé un secours.*

*Les jésuites se piquaient d'envisager les trois faces de la perfection : religieuse, politique, sociale. Ils se trompaient ; leur institut même, par ses lois essentiellement théocratiques et par son côté ésotérique, ne pouvait affranchir l'intelligence qu'en liant le corps, la conduite, les actions (perinde ad cadaver<sup>13</sup>). Mais quelle doctrine a dégagé jusqu'ici le grand inconnu de cette triple recherche ?*

*Je demande pardon de cette digression un peu longue. Avouer de la prédilection pour les jésuites est, au temps où nous vivons, une affaire délicate. On risque fort, quand on a ce courage, d'être soupçonné de duplicité d'esprit. J'avoue que je ne m'embarrasse guère d'un tel soupçon.<sup>14</sup> »*

<sup>11</sup> Ebenda, pp.104-106.

<sup>12</sup> Antonio Escobar y Mendoza (1589-1669), jésuite espagnol auquel Pascal s'en prend dans *les Provinciales*. Il s'était acquis une grande autorité en casuistique. (note 32 de Histoire de ma vie tom 2).

<sup>13</sup> « Comme un cadavre », note 33 du tome 2 de *Histoire de ma vie*.

<sup>14</sup> Ebenda, pp.106-107.

De même Rudolf Steiner a dénoncé certaines pratiques institutionnelles et à lire ici George Sand, on croirait que depuis 1857, c'était donc devenu une « mode » en quelque sorte sur ce point, de critiquer l'institution jésuite... Maintenant, on sait qu'il vaut mieux en dégager ce qui fut positif, bien distinguer les hommes individuellement responsables de leur institution et pratiquer le cinquième exercice du cheminement anthroposophique, dit, exercice, de positivité. Nous suivrons ainsi l'enseignement transmis par Anubis : pesez votre cœur, pas celui des autres !

En ce moment même l'Église catholique s'est choisie — démocratiquement au sein de sa théocratie crasseuse et dépassée —, un Pape particulier qui, le moins que l'on puisse dire, n'est pas « comme les autres »<sup>15</sup>. Tâchons de l'examiner positivement sans le juger car, il ne possède rien des défauts classiques inhérents à ce qu'est devenu le représentant de Pierre, dirons-nous, ni de ceux du jésuitisme institutionnel des 19<sup>ème</sup> et du 20<sup>ème</sup> siècle, bien au contraire c'est un être étonnant face à une institution redoutable au sein d'une Église en crise.

Les Extraits de George Sand reproduits ici en italiques sont tirés d'*Histoire de ma vie tome II* Garnier Flammarion, Paris 2001.

---

<sup>15</sup> Voir l'ouvrage de Marco Politi : *François parmi les loups* — éditions Philippe Rey, Paris 2015. Je remercie le docteur Marc Deru de m'avoir fait connaître cet ouvrage et Michel Mattez, pour m'avoir inspiré l'idée de rappeler la position de George Sand sur la question du Jésuitisme.